

P O L A R

Oliver Bottini



Meurtre
sous le signe du zen

■ *l'aube*

MEURTRE SOUS LE SIGNE DU ZEN

La collection *l'Aube noire poche*
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Mord im Zeichen des Zen*

© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2004

© Éditions de l'Aube, 2014
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1043-9

Oliver Bottini

Meurtre sous le signe du zen

roman traduit de l'allemand
par Didier Debord

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

L'été des meurtriers, 2014

Prologue

Ce samedi matin, lorsque Georg Hollerer jeta par la fenêtre de la cuisine un premier regard sur la rue principale, enneigée, de Liebau, il eut une vision. Un moine asiatique, uniquement vêtu de ses sandales et d'un froc sombre, émergeait de l'épaisse tourmente de neige. Son crâne humide et presque nu brillait dans la lumière terne du matin. Il passa lentement sous la fenêtre de Hollerer en direction de la place de l'église. Il s'appuyait de la main gauche sur un simple bâton aussi grand que lui et tenait une petite écuelle dans la droite. « C'est Amélie qui me l'a envoyé », pensa-t-il, alors que la vision s'estompait dans la neige.

Hollerer retourna s'asseoir à la table du petit-déjeuner. Pendant de longues minutes, il resta ainsi, immobile, à se demander quel message Amélie avait bien pu vouloir lui envoyer. Ce qui le déconcertait le plus, c'est qu'elle ait précisément choisi un moine bouddhiste pour s'adresser à lui alors que, de son vivant, elle avait été une catholique respectueuse envers Dieu.

Irrité, il finit par se lever. Même dans la mort, Amélie parlait par énigmes et le mettait de mauvaise humeur.

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que Hollerer comprit qu'il n'avait pas eu une vision.

Pendant qu'il boutonnait sa veste d'uniforme sur son ventre généreux, il réalisa qu'il avait remarqué une grosse tache brune au-dessus de l'oreille droite du moine. Il n'y avait accordé aucune importance dans la stupéfaction des premiers instants. Mais cette tache lui paraissait suspecte maintenant – une longue coloration bleu foncé de la peau. Hollerer n'avait que trop vu de telles taches – à tous les stades de coloration, de toutes les tailles, sur toutes les parties du corps.

Le moine portait une blessure à la tête. Comme s'il s'était cogné contre quelque chose – ou comme si on l'avait frappé.

Préoccupé, Hollerer se dirigea vers la table de nuit. Son pistolet de service se trouvait sous un exemplaire poussiéreux de l'Ancien Testament. Il ne l'avait pas porté une seule fois en trente ans, et encore moins utilisé. Et là, il le sortait du tiroir en le tenant entre le pouce et l'index.

Hollerer retrouva le moine sur la place de l'église. Malgré la neige qui tombait toujours aussi dru, il était assis en tailleur devant les marches de l'église catholique. Ses yeux étaient fermés. Il bougeait les lèvres comme s'il parlait. Il n'en sortait aucun son.

Une petite écuelle était devant lui. Elle semblait être en bois et elle était vide. Des flocons de neige s'étaient accumulés sur ses rebords étroits, en un cercle blanc.

Une bonne vingtaine d'habitants de Liebau formait un demi-cercle autour du moine. Hollerer esquissa un signe de tête. Le maire était là, le curé et le pasteur étaient là, ainsi que d'autres notables, quelques paysans, quelques enfants. Personne ne disait mot. Hollerer ne perçut pas même un murmure étonné. Il eut l'impression que tous attendaient que quelque chose se passe. Que le moine ouvre les yeux et explique ce qu'il faisait là et d'où il venait. Ou que quelqu'un prenne l'initiative de le questionner.

Hollerer s'approcha à deux mètres du moine. La blessure était là. Dix centimètres de long sur cinq de haut. Une ecchymose, d'un vert tirant sur le jaune sur les bords, violacée au milieu. Un choc accidentel, violent, ou un coup intentionnel. Hollerer ne savait pas pourquoi, mais il penchait pour le coup. Un frisson lui parcourut l'échine.

Hollerer intégra le demi-cercle. C'est alors qu'il remarqua une autre blessure, sur la joue gauche du moine. Une blessure qui avait saigné encore peu de temps auparavant. Une croûte s'était formée, mais elle ne pouvait pas sécher à cause de la neige.

« Il faut faire quelque chose, dit Hollerer à la ronde. Il va mourir de froid. »

Il y eut un frémissement dans la foule. Un murmure retenu se fit entendre.

Le moine esquissa également un mouvement. Il leva la tête et ouvrit les yeux. Ils étaient très étroits et Hollerer les trouva mornes et tristes. Ils parcouraient

lentement la foule. Leur regard s'attardait parfois un instant sur un visage, puis ils se remettaient en mouvement.

Les yeux étroits se posèrent également quelques secondes sur Hollerer. Le regard était étrange. Pas hostile, mais étrange. Il savait. Hollerer ne pouvait pas s'expliquer ce regard. Le moine le regardait comme s'il le connaissait. Comme s'il savait sur lui des choses que lui-même ignorait.

Le moine baissa les yeux. « Et que devons-nous faire ? demanda Ponzelt, le maire. Devrions-nous lui dire que la mendicité est interdite chez nous ? »

Quelques badauds s'esclaffèrent. Hollerer s'approcha de nouveau du moine. Il s'immobilisa à un mètre de l'écuelle. Il vit alors que de l'eau s'était accumulée au fond. Il plia le genou et se pencha en s'appuyant de la main sur sa cuisse. Il sentait contre son coude gauche l'étui de son pistolet. Il se trouva soudain ridicule.

« Il faut vous mettre au chaud, dit-il. Vous êtes complètement trempé, vous allez attraper la mort. »

Le moine esquissa un sourire. Hollerer se dit qu'il semblait encore jeune. Niksch, son collègue, avait un peu plus de vingt ans et ne faisait pas beaucoup moins.

Le moine montra l'écuelle, puis sa bouche. Il baissa la tête à plusieurs reprises, comme s'il voulait s'incliner ou remercier, ou tout simplement saluer.

« Il veut de l'argent », dit quelqu'un parmi la foule dans le dos de Hollerer.

Hollerer grommela, s'empara de l'écuelle et la retourna. L'eau s'en écoula et il essuya l'écuelle du

mieux qu'il put avec la manche de sa veste. Il y posa une pièce de deux euros et la reposa devant le moine qui l'avait observé sans un geste. Hollerer montra du doigt sa joue gauche, puis le côté droit de son crâne.

« Quoi – être – arrivé ? »

Le moine se contenta de croiser les mains sur la poitrine, puis il s'inclina légèrement et ferma les yeux. Hollerer aurait voulu le prier d'ouvrir de nouveau les yeux et de le regarder comme tout à l'heure. Mais le moine ne l'aurait certainement pas compris et il se contenta de dire :

« Fichez-lui la paix, je reviens tout de suite. »

À première vue, rien ne semblait avoir changé lorsque Hollerer revint avec deux tartines de fromage. Le moine était toujours assis, les yeux fermés, et les habitants de Liebau, entre-temps une quarantaine de personnes, formaient un demi-cercle devant lui. Hollerer sentit toutefois que l'atmosphère n'était plus la même.

Comme pour confirmer son impression, Ponzelt le prit par le bras, le tira sous son parapluie et l'entraîna à l'écart.

« Les gens commencent à s'inquiéter, dit-il le regard tourné vers le moine. Il faut que tu l'emmènes ailleurs. »

Silencieux, Hollerer regardait fixement la goutte d'eau qui pendait au bout du nez de Ponzelt.

« Ils se demandent si, là d'où il vient et où il va, il y en a beaucoup des comme lui. Si des mecs dans

son genre ne vont pas rappliquer à Liebau tous les samedis matin pour faire la manche. Tu sais, des *Hare Krishna*, des bagwans ou des trucs dans le genre. Les gens pensent qu'ils ont suffisamment de problèmes comme ça sans qu'une secte quelconque vienne en plus s'installer ici. »

La goutte tomba enfin du nez de Ponzelt. Hollerer regarda à son tour en direction du moine.

« Tu comprends ? demanda Ponzelt. Les gens sont inquiets de nos jours. Comment peut-on être sûr que lui et ses collègues n'ont pas une idée derrière la tête ? »

Hollerer acquiesça en silence. Il se demandait s'il était, lui aussi, comme Hollerer, un opportuniste qui ménageait la chèvre et le chou et refusait toute responsabilité. Si lisse que la culpabilité glissait sur lui comme l'eau sur la plume du canard.

Des pensées étranges lui traversaient souvent l'esprit depuis la mort d'Amélie. Des pensées comme : « Suis-je un pessimiste ? Un optimiste ? Suis-je un égoïste ? Un opportuniste ? » Avant, la vie était plus simple sans de telles pensées. Il avait mangé, travaillé, couché avec Amélie, il s'était disputé avec elle. Mais il n'avait jamais eu de pensées aussi étranges.

« Il se pourrait également que... » commença Ponzelt.

Le moine ouvrit les yeux et Ponzelt se tut.

Ils attendaient en silence que quelque chose se passe. Hollerer avait la vague impression que le moine comprenait ce qui se passait autour de lui. Qu'il sentait que le vent avait tourné.

« Le mieux, dit Ponzelt, serait que tu ailles lui parler, que tu lui demandes ses papiers et que tu notes toutes ses données personnelles. Comme ça, les gens verront bien qu'on ne les laisse pas tomber sur ce coup. Et ses copains de *Hare Krishna* comprendront aussi qu'ils n'ont rien à chercher à Liebau.

— Le mieux, grommela Hollerer en se dirigeant vers le moine, serait que tu ailles te faire foutre. »

Maussade, il se demanda soudain si le simple fait d'avoir voté pour Ponzelt faisait de lui un opportuniste. Il décida de repousser cette réflexion jusqu'aux prochaines élections. Il serait toujours temps de réfléchir en lui-même s'il voterait encore pour Ponzelt la prochaine fois.

Le moine le suivait du regard. Hollerer eut de nouveau l'impression que ce dernier le connaissait jusque dans son intimité. Qu'il savait tout sur tout et tout le monde. Mais malgré tout – et peut-être même pour cette raison – son regard était mélancolique et las.

Hollerer crut voir encore autre chose dans les yeux de l'étranger : de la peur.

Il tendit au moine le sac en papier détrempe contenant les deux tartines de fromage.

« Tenez, voici quelque chose à manger. »

Sans le vouloir, il s'était adressé à lui sur un ton apaisant. Le moine fit un signe de la tête et regarda dans le sac.

« Du fromage du coin, précisa Hollerer. Je me suis dit que vous étiez sûrement végétarien. »

Le moine prit l'une des deux tartines et tendit à Hollerer le sac contenant l'autre. Hollerer voulut protester, mais le moine hocha de nouveau la tête tout en agitant impatiemment la main qui tenait le sac.

Hollerer le reprit. Décontenancé, il enroula la tartine dedans.

« Bon, eh bien, au revoir », dit-il.

La tartine dans la main droite, il retourna auprès de Ponzelt mais ne se mit pas à l'abri sous son parapluie.

« Et alors ? demanda Ponzelt.

— Il casse la croûte », ronchonna Hollerer en enfonçant lourdement un pied dans le mur de neige.

I
LE MOINE

